

8-8-2015

La littérature à l'éprouvette de Jean-François Chassay

Mariève Isabel
McGill University

 Part of the [Critical and Cultural Studies Commons](#), [Nature and Society Relations Commons](#), and the [Place and Environment Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

Isabel, Mariève. "La littérature à l'éprouvette de Jean-François Chassay." *The Goose*, vol. 14, no. 1, article 19, 2015, <https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol14/iss1/19>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

La Littérature à l'éprouvette de JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Éditions Boréal, 2011 19,95\$

Compte-rendu par MARIÈVE ISABEL

Jean-François Chassay est professeur de littérature à l'Université du Québec à Montréal. Auteur d'une vingtaine d'essais et recueils et de six romans, il s'intéresse depuis plus de 25 ans aux liens unissant sciences et littérature. C'est ce sujet qu'il explore une fois de plus dans ce court essai publié en 2011 dans la collection « Liberté Grande », chez Boréal. Reconnaisant que les sciences ont perdu, surtout depuis la Deuxième Guerre mondiale, leur aura d'objectivité et devenant ainsi suspectes, Chassay présente les discours scientifiques comme des façons parmi d'autres de penser et de décrire le monde. À beaucoup d'égards, c'est un travail que fait aussi la littérature; tous deux sont affaire de mots, de langage. À l'instar des *science studies* américaines, mais en rejetant les excès du postmodernisme, Chassay insiste sur le fait que les sciences sont une partie intégrante de la culture, un phénomène que l'on oublie trop souvent de prendre en considération dans les études littéraires. C'est pour remédier à cette lacune et montrer comment la science module l'imaginaire que Chassay propose à son lecteur de faire passer la littérature à l'éprouvette.

Chassay rapproche sciences et littérature en explorant trois objets, ainsi que les constellations d'images qui les accompagnent, ayant profondément transformé notre vision du monde au cours des dernières décennies : l'atome (de la bombe atomique à l'énergie nucléaire), l'ADN (du darwinisme à la génétique) et l'ordinateur (du cyberspace jusqu'au

posthumain). Résumant d'abord l'histoire de ces découvertes et de leurs implications scientifiques, sociales et politiques, Chassay analyse ensuite un vaste corpus international qui met en lumière leur influence profonde sur la culture et la pensée contemporaine. Comment l'imaginaire scientifique s'imbrique-t-il dans la littérature? Comment la façonne-t-il? Mais aussi quelles questions sont posées par l'œuvre littéraire? Quelles tensions sont mises à jour? Quelles valeurs sont révélées? C'est à ces interrogations (et plusieurs autres) que répond cet essai.

Dans le premier chapitre, l'auteur se penche sur les mésinterprétations de certaines découvertes scientifiques et aux dérives notoires qu'elles ont pu entraîner. Il s'en prend notamment à ceux « pour qui le réel n'existe pas et s'avère une pure vue de l'esprit » et qui s'appuient sur la science, notamment la physique quantique, pour soutenir cette position. Or, cette discipline n'a jamais montré l'absence de réel; elle a révélé que « le réel était plus complexe, plus étrange qu'on ne l'imaginait ». C'est précisément cette complexité qui rend la vulgarisation si ardue. Les sciences, pour être transmises, doivent s'appuyer sur un langage imparfait, sur des métaphores, sur du construit, qui forcément passe par une médiation du réel. Cette dernière échappe rarement aux filtres idéologiques, aux métaphores boiteuses, à la vulgarisation trop diluée : « nous avons, globalement, un problème de langage ». En revanche, ces interprétations donnent lieu à des débats, élargissent nos façons de penser et enrichissent notre imagination, « en s'inscrivant (ou contre) des courants religieux, inspirant une pensée de la catastrophe aussi bien que de nouvelles représentations du social qui sont au cœur de notre rapport à la culture, au monde et à

l'Histoire. » La suite de l'ouvrage plonge au cœur de cet imaginaire.

Le chapitre 2 porte sur un premier objet, l'atome, ce « plus petit dénominateur commun » duquel on tire aussi « l'art de tout détruire ». Il nourrit un imaginaire de la fin, que le nucléaire, notamment, a fait devenir plus prégnant que jamais dans la littérature. Chassay souligne qu'aux peurs que l'atome suscite s'ajoute une « esthétisation de la destruction de masse », qui se manifeste à travers une certaine « attirance pour la bombe ». C'est l'occasion pour Chassay de rappeler que « [l']intérêt [de sa démarche] porte moins sur la critique de la science [...] que sur la critique de l'humanité à travers la science. » Au chapitre 3, il explore les ramifications intellectuelles auxquelles a donné lieu le darwinisme, ainsi qu'à certaines « réactions délirantes » qui en ont découlé (le darwinisme social et le faux procès intenté à Darwin pour avoir remis l'homme à sa place parmi les mammifères). Un riche corpus littéraire s'est bâti en réponse à ces interprétations douteuses, de *La Planète des singes* de Pierre Boule aux *Grands Singes* de Will Self. Dans la même veine évolutionnaire, la découverte de l'ADN puis le clonage ont aussi alimenté notre imaginaire, amenant Chassay à constater que la « "fiction génétique" est presque devenue un genre en soi ». Les ouvrages de Will Self, A.S. Byatt et Ian McEwan sont convoqués à l'appui. Finalement, le chapitre 4 se penche sur l'ordinateur et les images qui l'accompagnent. Espace virtuel, cybernétique, mais aussi intelligence artificielle et posthumanisme sont autant d'éléments qui bouleversent notre rapport au monde et aux machines, excitant les passions, suscitant des craintes, inspirant des œuvres fictives qui ne cessent

d'interroger notre rapport à ces nouvelles réalités.

L'essai se termine sur une note politique dans le dernier chapitre. Dans une époque où « la définition même de l'être humain [...] se trouve mise en jeu par la technologie [...], qu'on assiste à l'étirement du lien "biologique" entre nature et culture [...], et qu'augmente la capacité de l'humanité de s'autodétruire (les problèmes écologiques, l'épée de Damoclès de l'arme nucléaire) », la littérature peut contribuer à clarifier les enjeux, soulever des questions et réfléchir sur les directions qui peuvent être prises et leurs possibles conséquences. Oui, « le texte littéraire défend (ou peut défendre) des valeurs. Non pas de manière morale (voici ce qui est bien ou mal) ou didactique (voici ce qu'il faut penser), mais sur un mode cognitif, en s'interrogeant sur le sens des valeurs. » Chassay conclut : « Dans ce contexte précis [...] il n'est pas interdit de considérer la littérature d'aujourd'hui comme *engagée*, capable de réfléchir sur le sens des valeurs dans un monde mobilisé par la rapidité des modifications scientifiques et technologiques. »

L'analyse se veut ici ni apologie de la science, ni condamnation. Au contraire, Chassay invite ses lecteurs à entretenir un scepticisme sain envers tout discours. Le ton, ponctué à l'occasion de notes tantôt tranchantes, tantôt humoristiques, est celui d'une réflexion personnelle. Parfois défensif, l'auteur n'en reste pas moins inébranlable : « Science et littérature : pourquoi proposer d'entrée de jeu un tel rapprochement? Parce qu'on doit considérer, et c'est l'hypothèse forte de ce livre, *qu'il va de soi*. » L'écriture est limpide, la lecture aisée. Il n'y a aucun jargon, littéraire ou scientifique, qui ne soit pas

clarifié. Sous la plume de Chassay, la science, comme la littérature, se lit comme un récit et non pas comme un ouvrage théorique. Il montre clairement comment certaines questions sont présentes comme thèmes ou embrayeurs narratifs (darwinisme, atome) alors que d'autres structurent l'œuvre (ordinateur, cyberspace, posthumanisme). Finalement, la pensée écologique, même si elle est peu invoquée, est présente dans la majorité des discours scientifiques que Chassay explore; elle contribue indéniablement à développer cet « imaginaire scientifique » dont il est question dans cet essai et qu'il décortique d'une façon claire, montrant au fil des analyses toute la pertinence de cette approche qui s'apparente en plusieurs points à l'écocritique.

Un seul choix me laisse perplexe : Chassay ne fait pas toujours de distinctions culturelles dans le corpus littéraire sélectionné. Ce dernier est un mélange composé principalement d'ouvrages américains (la littérature américaine est l'un de ses domaines de spécialisation), canadiens (anglais), français et japonais. Qui

plus est, dans son introduction, Chassay mentionne une dizaine de titres d'œuvres québécoises dans lesquelles la science occupe une place importante, mais aucune d'entre elles ne figure dans les analyses subséquentes. Il aurait été intéressant de le voir s'y pencher, ne serait-ce que parce que le corpus québécois a été très peu étudié sous cet angle, contrairement aux ouvrages de langue anglaise. On peut quand même apprécier le fait que l'analyse de Chassay permet de constater, au passage, que le Québec n'échappe pas, lui non plus, à l'influence extraordinaire des sciences sur le reste de la culture, incluant la littérature.

MARIÈVE ISABEL est étudiante au doctorat à l'Université McGill. Elle travaille sur l'imagination environnementale et les discours environnementaux dans la littérature québécoise. Elle est aussi chargée de cours pour l'École de l'environnement de McGill. Elle est présentement représentante des étudiants aux cycles supérieurs à l'ALECC et directrice du contenu francophone pour *The Goose*.